HAL
open science

La pensée économique de Mohandas Gandhi

Christian Christian.Saad@univ-Antilles.Fr Saad

To cite this version:

Christian Christian.Saad@univ-Antilles.Fr Saad. La pensée économique de Mohandas Gandhi. Shifting the Geography of Reason : Intellectual Movements, Caribbean philosophical association, Jun 2008, Les Abymes, Guadeloupe. hal-02539274

HAL Id: hal-02539274

https://hal.science/hal-02539274

Submitted on 17 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

La pensée économique de M.K Gandhi

Christian Saad

Dans son autobiographie, Gandhi déclare : *« Trois modernes ont marqué d'un sceau profond ma vie et ont fait mon enchantement : Râychdbahâi par son contact vivant ; Tolstoï par son livre Le royaume de Dieu est en vous ; et Ruskin et son Jusqu'au dernier[1] ».* Nous souhaitons dans notre présentation préciser les fondements de la pensée économique Gandhienne. Pour ce faire, nous commencerons par l'étude de la vision de l'économie, de la philosophie économique de Ruskin à partir de l'étude de son ouvrage *Unto this last* traduit en français par *jusqu'au dernier* ou encore par *Les ouvriers de la dernière heure.* Par la suite, nous préciserons quelle vision Gandhi avait de la science économique à partir, notamment, de ses conceptions sur le machinisme, le travail et la pauvreté. Enfin, nous conclurons notre exposé sur les conséquences que pourraient tirer les économistes contemporains de la pensée du père de l'indépendance de l'Inde notamment par le besoin de retrouver une économie s'appuyant de nouveau sur l'éthique, comme cela fut le cas des grecs anciens à Adam Smith.

I) La pensée de John Ruskin et son influence sur Gandhi.

Le 5 août 1904, alors qu'il se trouvait en Afrique du sud pour des raisons professionnelles, Gandhi quittait Johannesburg pour Durban. L'accompagnant à son train, le journaliste anglais Henry Solomon Polak rédacteur en chef adjoint de l'important journal du Natal The Critic, donna à son ami Gandhi un livre que celui-ci devrait lire pendant le long trajet entre les deux villes. Polak précisait à Gandhi que ce livre lui « *plairait certainement*[2] ». Il s'agissait de l'ouvrage rédigé en 1862 par John Ruskin *Unto this last* traduit habituellement par jusqu'au dernier. Il s'agit du seul ouvrage d'économie publié par John Ruskin, qui est d'abord connu comme un théoricien de l'art, un réformateur social et un écrivain. Néanmoins, la critique de Ruskin à l'économie politique anglaise de son époque est remarquable et, *Unto this last* eut une influence de première importance sur Gandhi qui déclare au sujet de l'ouvrage de Ruskin qu'il commence à lire dans le train : « *Impossible de m'en détacher, dès que je l'eus ouvert. Il m'empoigna. De Johannesburg à Durban le parcours prend vingt-quatre heures.*

[1] Gandhi, autobiographie, p.114. PUF.
[2] Op.Cit.

Le train arrivait le soir. Je ne pus fermer l'œil de la nuit. Je résolus de changer de vie en conformant ma nouvelle existence aux idées exprimées dans cet ouvrage[3] ». Gandhi va même jusqu'à préciser que de tous les ouvrages qu'il a pu lire au cours de son existence, « *celui qui a été cause, dans ma vie, d'un bouleversement pratique et immédiat, c'est précisément Jusqu'au dernier*[4] ». Ces mots de Gandhi montrent combien l'ouvrage de Ruskin allait influencer sa vie et sa pensée, et *Unto this last* peut même être considéré comme un catalyseur, un élément déclencheur de première importance qui révélait à Gandhi des idées qu'il avait en lui de façon implicite : « *Je crois que ce livre immense de Ruskin me renvoya alors, comme un miroir, certaines de mes convictions les plus profondes ; d'où la grande séduction qu'il exerça sur moi et la métamorphose qu'il causa dans ma vie (…) Voici, tels qu'ils m'apparurent, les trois enseignements de cet ouvrage :*

1) *Que le meilleur de l'individu se retrouve dans le meilleur de la collectivité ;*
2) *Que le travail de l'homme de loi ne vaut ni plus ni moins que celui du barbier, dans la mesure où tout le monde a également le droit de gagner sa vie par son travail ;*
3) *Qu'une vie de labeur – celle du laboureur ou de l'artisan par exemple – est la seule qui vaille la peine d'être vécue.*

Je connaissais le premier de ces préceptes. Du second, j'avais une idée confuse. Le troisième ne m'était jamais venu à l'esprit. Jusqu'au dernier me montra, clair comme le jour, que le second et le troisième enseignement étaient contenus dans le premier…. Je me levai avec l'aube, prêt à mettre ces principes en pratique[5] ». Les conséquences de l'ouvrage furent immédiates et se traduisirent par la volonté de transférer l'*Indian Opinion* qui est un journal hebdomadaire créé par Gandhi en 1904, dans une ferme où tous ceux qui y habiteraient « *sans distinction de couleur ni de nationalité* [6]» recevraient un salaire égal contre une implication effective importante dans les activités du journal. La rétribution fut fixée à trois livres par mois. Après discussion avec Albert West, un des journalistes de l'*Indian Opinion*, la décision fut acceptée et le journal fut par la suite installé dans une propriété de 50 hectares financée par Hermann Kallenbach, un architecte allemand. Une centaine de personne s'installèrent ainsi dans ce qui allait désormais s'appeler la ferme de Phoenix, du nom de la ville où serait rédigé et produit désormais l'Indian Opinion.

[3] Op.Cit. p.379.
[4] Ibid.
[5] Ibid. p.379.
[6] Ibid. p.380.

Quels étaient les idées développées dans Jusqu'au dernier pour qu'elles eurent ainsi une influence si grande sur la pensée et les actions de Gandhi ?

A) La pensée de Ruskin est une critique violente aux économistes Classiques de son époque qui font de l'économie une science sans éthique et qui n'a que le seul objectif d'augmenter le niveau de richesses matérielles des individus.

John Ruskin naît à Londres en 1819. Son père est un négociant d'origine écossaise et il reçoit une éducation puritaine et très religieuse. Très tôt il découvre les œuvres du peintre Turner et s'intéresse à la peinture, à l'architecture mais aussi à la littérature pour laquelle il se voue d'admiration pour Miguel de Cervantes, William Shakespeare mais aussi Alexander Pope. Ruskin fit des études très irrégulières au King's College de Londres et au Christ Church College d'Oxford. Son oeuvre est ainsi éclectique car par la suite, il écrira des ouvrages en géologie ainsi que des contes moraux. Enfin, dans *The political economy of art*, Ruskin, aborde les problèmes économiques et sociaux qu'il développera dans *Unto this last* ouvrage que certains historiens des idées considèrent comme un ouvrage socialiste. C'est ainsi que George Bernard Shaw comparera la pensée de Ruskin à celle de Marx et Marcel Proust[7] qui traduira certaines des œuvres de Ruskin[8] fera de ce dernier une sorte de guide des consciences de son époque.

Mais c'est essentiellement dans *Unto this last* que Ruskin développera l'essentiel de sa pensée économique qui sera reprise par Gandhi. *Unto this last* traduit en français par *Les ouvriers de la dernière heure,* en référence au texte biblique de l'évangile de Mathieu[9]. L'ouvrage de Ruskin fut publié dans le mensuel *Cornhill Magazine* sous la forme d'articles à partir de décembre 1860. Ces articles furent très critiqués si bien qu'après quatre articles qui parurent dans la revue, il y eu une interruption de publication à cause de la virulence des critiques. Par la suite, en mai 1862, Ruskin publia l'ouvrage *Unto this last* qui reprenait l'ensemble des articles publiés et ceux qui devaient l'être dans *Cornhill Magazine*. Les ventes de l'ouvrage furent d'abord modestes mais elles augmentèrent

[7] qui par ailleurs s'inspirera de Ruskin dans *A la recherche du temps perdu*.
[8] Tels que *Sésames et les lys* et *La bible d'Amiens*.
[9] Chapire 20 de l'évangile de Matthieu.

de façon fulgurante pour atteindre en 1910 les 100 000 exemplaires et, plusieurs traductions en plusieurs langues furent proposées. C'est Gandhi qui s'est chargé de traduire l'ouvrage de l'anglais au gujarâtî.

L'ouvrage de Ruskin a plusieurs objectifs centraux. Mais, il s'agit d'abord pour l'auteur anglais de critiquer le courant appelé désormais par les économistes « l'économie politique Classique » dont le père fondateur est Adam Smith, et les principaux représentants David Ricardo mais aussi John Stuart Mill et Robert Malthus. Il est possible de caractériser la critique de Ruskin d'anti-matérialiste et d'anti-individualiste ce qui s'oppose frontalement à la philosophie économique des Classiques pour lesquels l'économie politique devait devenir une science dégagée de toute considération éthique ou morale et pour laquelle il était épistémologiquement vital de prôner un individualisme méthodologique plaçant l'individu - dénommé désormais homo oeconomicus - au cœur du raisonnement économique. Adam Smith dans ses Recherches sur la nature et les causes de la richesse des nations écrit ainsi : *« Ce n'est pas de la bienveillance du boucher, du marchand de bière et du boulanger, que nous attendons notre dîner, mais bien du soin qu'ils apportent à leurs intérêts. Nous ne nous adressons pas à leur humanité, mais à leur égoïsme ; et ce n'est jamais de nos besoins que nous leur parlons, c'est toujours de leur avantage*[10] *».* Ou encore *« Donnez-moi ce dont j'ai besoin et vous aurez de moi ce dont vous aurez besoin vous-même*[11] *».* C'est à cette vision de l'économie politique Classique que s'oppose avec force Ruskin dans *Unto this last*. C'est cette vision d'un individu économique mu par ses seuls intérêt, sa seule logique personnelle et son égoïsme qui provoquera une critique violente de Ruskin. Il proposera une réflexion nouvelle, des fondements novateurs, basés non plus sur la relation étroite entre l'intérêt individuel conduisant au bonheur collectif et non fondé sur un matérialisme qui est néfaste selon Ruskin.

Le titre de l'ouvrage de Ruskin est traduit aussi en français par « Les ouvriers de la dernière heure ». Dans cet évangile il est fait allusion à un vigneron qui rémunère à un même niveau de salaire, des ouvriers ayant été embauchés par lui à différent moment de la journée. Ceci signifie que le salaire en tant que principe économique essentiel, n'est pas fonction du temps de travail, ni même de la qualité du travail fourni mais, il doit être basé sur des principes éthiques dirigés par la justice. Partant, on ne doit pas payer un ouvrier en fonction de ses qualifications ou du temps de son travail mais bien en fonction d'un salaire juste déterminé entre l'ouvrier et son employeur. Cette vision religieuse et

[10] Recherches sur la Nature et les causes de la richesse des nations, GF-Flammarion, p.82.
[11] Ibid.

morale des relations salariales est considérée comme la vision chrétienne des principes économiques et elle s'oppose clairement aux principes modernes de l'économie tels que définis par les économistes Classiques de l'époque de Ruskin. C'est ainsi que la différence relative des salaires chez les Classiques vient de l'idée que les salaires varient positivement, toutes choses égales par ailleurs, avec la désutilité du travail. J.S Mill précisera que malheureusement dans le monde réel, tout varie inversement à la désutilité de l'effort. Par exemple, les travaux pénibles, sont en général, les moins bien payés. Les classiques justifient aussi les différences de salaires pour une autre raison qui relève de l'investissement dans l'éducation. La différence avec le concept de salaire décrit par l'évangile de Matthieu est évidente et les approches n'ont ainsi rien en commun.

Smith va par exemple supposer que le coût de l'éducation et de formation d'un individu, peut être perçu comme un investissement dans la capacité des gains futurs, ce qui est tout à fait analogue à un investissement en capital physique. Un tel investissement doit être rentabilisé sur la durée de vie active de l'ancien étudiant, pour peu que l'on souhaite que cet investissement dans la formation soit justifié économiquement. Cela conduit à ce que les individus les plus instruits et les plus formés, aient des salaires supérieurs à ceux des individus les moins formés. Smith écrit ainsi : *« on peut s'attendre à ce que leur métier que l'homme instruit apprend, lui rapporte un salaire supérieur à celui du travail non qualifié, et rembourse sa dépense totale d'éducation, majorée au minimum, du profit habituellement rapporté par un capital d'égal montant ».* Les Classiques justifient enfin, des salaires différents par une demande différenciée des biens et des professions ce qui signifie que plus la demande est importante et plus le salaire le sera.

On constate ainsi que les salaires relatifs différents signifient dans l'approche des économistes Classiques qu'il y a de vraies justifications économiques et qu'en conséquence toute considération morale est exclue du raisonnement économique. Les conceptions salariales des Classiques sont ainsi cohérentes avec leur vision économique empreinte de matérialisme d'individualisme et même d'égoïsme. L'accumulation de richesses devient ainsi une fin en soi, un but ultime et les rapports sociaux peuvent même être réduits principalement à la poursuite de l'intérêt égoïste conduisant via la fameuse main invisible de Smith, au bonheur de la société, le tout social n'étant ainsi que la somme des parties. On comprend ainsi que les politiques sociales préconisées par les Classiques étaient pour le moins limitées. Si Adam Smith ne retire pas totalement à l'Etat un rôle au sein de la société, celui-ci doit se cantonner aux fonctions régaliennes traditionnelles. Les politiques sociales sont considérées comme secondaire et devant rester des exceptions. Le révérend Robert Malthus,

autre éminent membre du courant Classique écrit ainsi dans son *Essai sur le principe de population* : « *Les lois des pauvres … créent les pauvres qu'elles assistent ».* L'aide sociale aux pauvres est ainsi critiquée par les Classiques anglais car ils pensent que la charité a des effets négatifs et pervers car elle favorise la natalité et donc l'appauvrissement ainsi que l'incapacité à pouvoir produire de la nourriture en quantité pour tous. Malthus préconise la diminution de la natalité des pauvres, l'augmentation de l'épargne, le sens de l'importance de la production, la frugalité ….

Ruskin critique toute la conceptualisation des Classiques en remettant systématiquement en cause leurs idées faiblement sociales, trop individualiste, trop compétitive, considérant la richesse et l'accumulation comme fin en soi. L'homo oeconomicus est profondément rejeté par Ruskin car son unique motivation basée sur les biens matériels, et son utilité, conduisent à oublier les dimensions morales, éthiques qui sont selon lui au cœur même de la problématique économique, ce qu'oublient les Classiques. Ruskin apporte une critique épistémologique majeure à l'homo oeconomicus des Classiques qui est précisément le modèle de ce que ne doit pas faire la science, à savoir se baser sur un individu qui n'existe pas, car trop réducteur et ne tenant pas compte de l'humain dans sa complexité ontologique. Comment et pourquoi construire un individu économique si éloigné de la réalité afin, par la suite, de revenir au réel économique par cet homo oeconomicus qui n'est qu'une fiction ?

B) La structure démonstrative de *Unto this last* s'appuie sur la notion de justice et elle est une critique radicale de l'économie moderne quantitative

Ruskin commence *Unto this last* par un chapitre sur intitulé « les racines de la vérité » dans lequel il précise de nouveau tout ce qui le sépare de la vision des économistes de son temps. *« Parmi les désillusions qui ont affligé l'humanité à différentes périodes, la plus grande peut-être certainement la moins honorable est l'économie moderne basée sur l'idée qu'un moyen d'action avantageux peut être déterminé en dehors de l'influence d'un caractère social*[12] *».* Ruskin constate que les économistes de son temps considèrent les phénomènes sociaux comme contingents par oppositions à

[12] J. Ruskin Unto this last, p.17, traduction de M. K Gandhi.

l'individualisme et l'égoïsme, qui sont pour les économistes des constantes historiques. Il résume en ces termes le programme scientifique des économistes de son temps : « *Les caractères sociaux, dit l'économiste, sont accidentels et des éléments dérangeants de la nature humaine. Mais l'avarice ou le désir de progrès sont des éléments constants. Laissez-nous éliminer les éléments changeants, et considérons l'homme pratiquement comme une machine à faire de l'argent. Examinons par quelles lois du travail, de l'achat et de la vente, la plus grande quantité de valeur peut être accumulée. Ces lois une fois déterminées, chaque individu pourra introduire autant de caractère social perturbant qu'il le souhaite*[13]. Ruskin constate ainsi que cette méthode logique d'analyse serait très pertinente pour peu que les éléments accidentels soient de même nature que ceux qui sont examinés en premier. Ruskin prend l'exemple d'un corps en mouvement influencé par des forces constantes et changeantes. La méthode la plus pertinente consiste à tracer la course de ce corps en mouvement suivant les facteurs constants pour introduire par la suite les causes de variation. Mais Ruskin précise que « *Les éléments perturbateurs du problème social ne sont pas de même nature que les éléments constants. Ils altèrent l'essence de l'objet examiné une fois qu'ils ont été introduits. Ils n'opèrent pas mathématiquement mais chimiquement, introduisant des conditions qui rendent toutes nos connaissances d'alors inapplicables*[14] *».* Ruskin continue à émettre dans ce chapitre de nombreuses critiques sur la prétendue science économique qui en définitive arrive à des conclusions fausses tout comme *« une science de la gymnastique qui soutiendrait que les hommes n'ont pas de squelette*[15] *».* Telle est la science économique pour Ruskin. Cette science moderne réduit l'humain à une machine égoïste, alors que pour lui, au-delà de cet aspect réducteur, l'économie moderne oublie un élément fondamental qui est l'âme. C'est cet aspect moralo-religieux qui sera à la base de la critique faite par Ruskin aux économistes, et qui sera tant apprécié par Gandhi pour lequel par delà la dimension morale, l'aspect religieux avec l'âme, doit être au cœur de la pensée des économistes. Ruskin précise cela quand il écrit « *Elle* (*L'économie politique) imagine l'homme comme un corps sans âme, et construit donc ses lois en conséquence. Comment de telles lois peuvent-elles s'appliquer à l'homme auquel l'âme est un élément prédominant*[16] *».* La pensée économique de Ruskin est ainsi fondamentalement une pensée religieuse qui considère que toute réflexion sur la société ne peut se faire en dehors de la sphère théiste. Cette construction intellectuelle pour particulière qu'elle soi, ramène l'économie quelques siècles en arrière où toute la conceptualisation économique était basée sur des réflexions religieuse fondée spécifiquement sur la pensée de Thomas d'Aquin qui définissait la nature des relations économiques à la lumière du dogme catholique. Il définissait par exemple le prix en fonction d'une justice morale et religieuse basée sur les évangiles. On peut citer aussi

[13] Ibid.p.17.
[14] Ibid.
[15] Ibid.
[16] Ibid.

l'exemple du prêt à intérêt qui était interdit car relevant du « prix du temps » alors que le temps qui appartient à Dieu, interdit qu'on gagne de l'argent avec le temps de Dieu.

Ruskin continue sa démonstration précisant toute l'importance que revêt pour lui la notion de justice.

Pour Ruskin, La justice doit être placée au centre de la méthode des économistes qui se trompent car ceux-ci déduisent des règles d'action à partir de la somme des opportunités ou en terme moderne, des utilités. Or, il faut selon l'écrivain anglais, redéfinir l'action humaine non plus en fonction de l'utilité ou de l'opportunité, mais en fonction de la justice car tout homme sait profondément ce qui relève du juste et de l'injuste. Ruskin inclut dans la justice, l'affection que les humains se doivent entre eux. Cette affection sera omniprésente dans les rapports économiques si bien que tout rapport économique entre un ouvrier et son employeur, place au centre, la dimension affective sans que celle-ci soi sérieusement prise en compte par les économistes Classiques.

Un domestique ne sera pas plus productif selon Ruskin s'il a comme seul et unique intérêt une augmentation de salaire car *« sa force motrice est l'Ame. Et la force de l'Ame entre dans toutes les équations de l'économiste sans qu'il le sache et falsifie tous les résultats[17] »*. La plus grande productivité du travailleur n'est pas obtenue « *pour de l'argent ou sous la contrainte. Elle sera obtenue quand la force motrice disons la volonté ou l'esprit de la créature, est amenée à sa plus grande puissance par son propre carburant, nommément par l'affection[18] ».* Ruskin illustre ses propos par une généralisation des relations entre un dirigeant et un exécutant en précisant que *« une bataille a rarement été gagnée s'ils n'aiment pas leur général[19] ».*

Il continue sa démonstration par un exemple qui aujourd'hui nous semble désuet mais qui pour l'époque relève de la véritable révolution. L'auteur de *Unto this* last préconise ni plus ni moins que les salaires ne soient plus fluctuants et qu'ils arrêtent de dépendre de la demande de travail et des aléas du commerce. Dit autrement, il s'agit d'établir un taux de salaire qui soit fixe et ce,

[17] Ibid.p.18.
[18] Ibid.p.18.
[19] Ibid.p.19.

indépendamment des circonstances économiques de demande et même de la qualité du travail. Les individus étant plus ou moins doués, il ne faut surtout pas différencier la valorisation du travail par des salaires différents entre les ouvriers. Ruskin précise que les économistes ont toujours nié la possibilité d'arriver à cette fixité du salaire ce qui selon lui est une grave erreur. Cette fixité est une priorité absolue dans le système économique préconisé par Ruskin : « *Cette égalité de salaire est le premier objet que nous avons à découvrir, le second est de maintenir un nombre constant d'ouvriers au travail, quelle que soit la demande aléatoire pour l'article qu'ils produisent*[20] ».

Au début du chapitre 2, il est précisé que l'économie politique en éliminant les affections sociales, peut se définir de façon claire comme la science qui permet de devenir riche. L'ensemble des capitalistes devenus riches, ont ainsi suivi à la lettre les prescription de la science économique et ceux qui s'en écartent ne pourront avoir qu'une capacité limitée à devenir riche. Mais à ce niveau, si Ruskin constate l'effectivité de la richesse des capitalistes, ces derniers ne savent pas s'ils contribuent réellement au bien être national ou si leur richesse est le fruit d'un comportement moral et d'une éthique sans faille. Le système de Ruskin est ainsi à tout moment une analyse qui, par delà le constat de l'accumulation de richesse, interroge cette richesse à l'aide de principes moraux, d'analyses éthiques portant sur le bien ou le mal des moyens conduisant à la richesse.

Qui plus est, Ruskin considère que la notion de richesse ne peut se comprendre indépendamment de la pauvreté, ce qui signifie que les ces deux notions sont intimement liées. Le riche ne peut se comprendre sans le pauvre, tout comme le nord se définit par rapport au sud. Mais, les économistes Classiques vont, dans l'optique de Ruskin, proposer des règles de conduite qui amènent tous les individus à la richesse. Il suffirait simplement de respecter à la lettre les lois de l'économie conçue comme science pour atteindre cette accumulation de richesse : *« Les économistes écrivent comme s'il était possible, en suivant certain préceptes scientifiques, que tous deviennent riches ; alors que la richesse est une puissance comme celle de l'électricité, agissant seulement à travers les inégalités ou les négations d'elle-même. La force de la pièce de monnaie que vous avez dans votre poche dépend entièrement de son absence dans la poche de votre voisin. S'il n'en voulait pas, elle ne vous serait d'aucune utilité. Le degré de puissance qu'elle possède dépend précisément de son besoin par votre*

[20] Ibid.p.20.

voisin, et l'art de devenir riche, dans le sens ordinaire de l'économie mercantile, est donc également et nécessairement de l'art de garder votre voisin pauvre[21] *».*

Cette approche de Ruskin est essentielle pour comprendre sa pensée économique car elle montre combien tous les préceptes de l'économie Classique conduisent explicitement à un affrontement entre individus au sein de la société. Le riche veut rester riche et ce désir de richesse le conduit à souhaiter la pauvreté de son voisin car l'économie Classique fait de l'égoïsme le centre de son analyse. La société économique des Classiques est donc fondamentalement une société violente et la richesse perçue est ce qu'en terme moderne on appelerait un jeu à somme nulle : ce que gagne l'un est l'équivalent de la perte de l'autre. De plus, c'est une société profondément injuste car elle met dans les mains de quelques uns un pouvoir économique important à savoir, la capacité d'offrir du travail au plus grand nombre. La réflexion de Ruskin se poursuit en analysant la richesse comme étant simplement une volonté de pouvoir à savoir, le pouvoir d'obtenir, pour notre propre intérêt égoïste, le travail d'un employé, d'un artiste ou d'un commerçant. Ruskin rajoute aussi que ce pouvoir que confère la richesse est d'autant plus important qu'il est exercé sur des hommes pauvres et qu'il est en proportion inverse du nombre de personne qui sont aussi riches que nous et qui veulent donner le même prix pour un article qui a une offre limitée. *« Si le musicien est pauvre, il chantera pour un petit salaire, aussi longtemps qu'une seule personne peut le payer. Mais si plusieurs le peuvent, il chantera pour celle qui lui offrira le plus. Ainsi, l'art de devenir riche, dans le sens commun du terme, n'est pas seulement l'art d'accumuler beaucoup d'argent pour nous-mêmes, mais aussi celui de découvrir comment notre voisin peut n'en obtenir que le moins possible. En termes exacts, c'est l'art d'établir le maximum d'inégalités en notre faveur*[22] *».*

Partant, il est important de réintroduire l'éthique et la morale au sein de l'économie car les conséquences pour la nation, de richesses mal acquises c'est-à-dire acquises de façon immorale, en opposant les riches aux pauvres, ne peuvent qu'être catastrophiques.

Ruskin introduit ici un raisonnement analogique en disant que *« la circulation des richesses dans la nation ressemble à celle du sang dans le corps. Il existe un flux qui vient des émotions stimulantes ou d'un exercice salutaire, et un autre qui vient de la honte ou de la fièvre. Dans le corps, une effusion*

[21] Ibid.p.23
[22] Ibid.p.24.

apporte la chaleur et la vie, et une autre la putréfaction. De même qu'une mauvaise répartition locale du sang entraîne une diminution de la santé générale du corps physique, toutes les actions morbides de la richesse entraîneront un affaiblissement des ressources du corps politique[23] *».* Ruskin termine son chapitre par une réflexion simple mais claire quant à sa vision de l'économie : « *les vraies veines de la richesse sont en chair et en sang, non en pierre*[24] *».*

De plus, la compétition économique, les principes de concurrence tant appréciés par les économistes classiques sont, dans l'optique ruskinienne, profondément malsains car ce sont souvent les plus riches qui bénéficieront des baisses de prix consécutives à l'augmentation de la concurrence. Eriger l'économie au rang de science est aussi perçu comme une fumisterie intellectuelle car c'est conduire à une science mathématique qui ne tient pas compte du qualitatif et de la nature profonde de l'homme. Ruskin continue ses critiques en montrant combien il est capital d'intégrer la justice à l'économique. *« La véritable économie politique est l'économie de la justice. (…) Il n'y a de richesse que la vie. Le pays le plus riche est celui qui nourrit le plus grand nombre d'êtres humains nobles et heureux*[25] *».*

Toute cette pensée économique, aussi particulière et/ou critiquable soit elle, a eu une influence profonde sur la pensée économique de Gandhi qui la reprend en la transformant et en l'adaptant au problèmes de l'Inde de son époque.

II) La pensée économique de Mohandas Gandhi : l'importance de l'éthique et d'une économie basée sur des principes de justice.

A) Une économie basée sur des principes éthiques, de justice et d'égalité

[23] Ibid.p.24.
[24] Ibid. p.27.
[25] Ibid. p.31.

Les écrits de Ruskin auront une grande influence sur Gandhi. On retrouve donc très clairement une filiation intellectuelle entre les deux hommes. Gandhi, tout comme Ruskin ne fait pas de l'économie une « science économique ». Il ne voit pas non plus de séparation à faire entre l'économie et la sphère morale. Toute l'économie concurrentielle est donc rejetée : « *je dois reconnaître qu'entre l'économie et l'éthique je ne trace aucune frontière précise, si tant est que je fasse la distinction. Le régime économique qui va à l'encontre du progrès moral d'un individu ou d'une nation, ne peut être qu'immoral et, par conséquent, peccamineux. Il en va ainsi de tout système économique qui permet de se jeter sur un autre pays pour en faire sa proie*[26] *».*

Les considérations économiques de Gandhi sont donc fortement inscrites dans une tradition où l'économie est liée à l'éthique. La notion de justice si chère à Ruskin se retrouve aussi dans la pensée gandhienne qui, d'une certaine façon, peut trouver des liens avec certains philosophes grecs. Platon par exemple, dans la *République,* en définissant sa cité idéale, recherche une définition de la justice à la fois dans la société et dans l'individu. La cité idéale est une cité parfaitement juste chez Platon, ce qui peut être rattaché à la problématique sociétale de Gandhi pour lequel la justice doit être au centre du développement des sociétés y compris lors de leur développement économique. De même, Platon comme Gandhi considèrent qu'une cité ne peut être juste si les individus ne le sont pas eux-mêmes. Les vertus des individus et celles de la Cité vont se soutenir et se fonder mutuellement : la recherche d'une Cité juste conduit les individus à être eux-mêmes justes et c'est par les comportement justes et moraux des individus que l'on atteint la Cité idéale chez Platon et la société égalitaire chez Gandhi. Mais le rapprochement avec Platon s'arrête là car le communisme et la mise en commun des moyens de productions et des richesses proposés dans la *République* sont rejetés par Gandhi.

B) Machinisme, production en série et équité dans la répartition des richesses entre les hommes et entre les nations.

Gandhi va par la suite montrer combien les processus de production en série sont néfastes. Rappelons nous que nous sommes à cette période, dans une phase de mondialisation et

[26] M. Gandhi, Tous les hommes sont frères, p. 213.

d'écoulement des produits des métropoles vers les colonies qui représentent des débouchés importants. La production en série va aussi rendre les colonies dépendantes, en permettant aux métropoles de maintenir cette dépendance économique sans favoriser le développement des régions colonisées. Cette production en série qui pousse sans cesse à la consommation *« ne tient pas compte des vrais besoins du consommateur[27] »* et elle est même considérée par Gandhi comme responsable de la crise mondiale de 1929. La machine et l'industrialisation sont aussi rejetées car, elles favorisent une production de masse détachée des besoins simples de l'humain. On peut ici faire un lien avec la pensée économique des stoïciens pour lesquels le bonheur ne réside pas dans une consommation excessive mais dans la mesure, la pondération d'une vie simple correspondant à des besoins simples. C'est aussi une pensée économique que l'on retrouve en filigrane dans la pensée grecque quand par exemple Aristote condamne le commerce qui est, une manière non naturelle et donc condamnable, d'acquérir des biens ou encore dans sa critique forte de la chrématistique avec le rejet du prêt à intérêt ou du commerce.

Gandhi considère que l'industrialisation, avec la mise en place des machines favorisant la consommation de masse, est pernicieuse et dangereuse pour l'homme car elle le rend déraisonnable face à ses besoins simples : *« A mon avis, cette industrialisation n'est en aucun cas indispensable pour quelque pays que ce soit, et encore moins pour l'Inde[28] ».* Il faut adopter un mode de vie simple, permettant d'échapper à cette consommation en série car l'homme ne peut s'ennoblir tant qu'il mène une vie compliquée sur le plan matériel. Ainsi, le machinisme permet la domination des nations industrialisées sur celles qui ne le sont pas en leur faisant consommer des produits qu'elles ne produisent pas et auxquels elles sont habituées. En termes plus contemporains, le centre colonisateur, domine via le machinisme et la production de masse, la périphérie colonisée et non industrialisée. Certes, la machine peut aider l'homme dans les tâches difficiles ou ingrates et Gandhi reconnaît que la machine a un rôle à jouer *« mais il ne s'agit pas de permettre qu'elle retire à l'homme le travail dont il a besoin pour vivre.*

Il est bon de pouvoir perfectionner une charrue. Mais supposez qu'un jour on invente la machine qui permettrait à un seul homme de cultiver toutes les terres de l'Inde, au point de pouvoir contrôler toute la production agricole du pays. Si les millions d'hommes ainsi mis au chômage ne trouvent pas

[27] Ibid.p.214.
[28] Ibid.

d'autres emplois, ils ne tarderont pas à mourir de faim et l'oisiveté qu'ils connaîtront aura tôt fait des les plonger dans l'abrutissement le plus complet, comme c'est le cas déjà pour beaucoup [29] ».

Gandhi développe dans cette phrase, l'un des raisonnements clefs de sa pensée économique : toute amélioration technique, ne doit jamais se faire au détriment de l'humain. Il n'est pas contre l'évolution technique en soi, mais celle-ci doit toujours être soumise au bonheur sociétal qui passe entre autres, par un travail, une activité finalisée et pas par l'oisiveté. Or, la machine en plus de cette oisiveté, conduit à de nombreuses inégalités en favorisant une minorité d'hommes au détriment de la masse. Ce qui se cache derrière cette pensée de Gandhi, c'est que ceux qui possèdent et créent les machines sont intéressés seulement par « *l'appât du gain »* et par la capacité à produire en grande quantité d'où l'augmentation des profits à travers le commerce.

Or, *« il faut mettre un terme à cette course délirante qui conduit à vouloir toujours plus d'argent. Le travailleur doit être assuré non seulement d'un salaire qui lui permette de vivre, mais aussi d'une tâche quotidienne qui ne soit pas un métier d'esclave. Dans ces conditions, la machine contribuera à rendre service aussi bien à l'homme qui en assure le fonctionnement, qu'à l'Etat ou au propriétaire[30] ».* La machine peut ainsi permettre un soulagement des tâches les plus pénibles afin de rendre attrayantes les conditions de travail. Le machinisme est ainsi là pour *servir l'homme »* et *« soulager la peine du travailleur ».* Gandhi avec ces propos, justifie le filage à la main qui était pour lui un moyen de faire sortir de l'oisiveté une *« majorité écrasante »* six mois dans l'année et ce, à cause d'un manque d'activité qui conduit à la famine. Le rouet était ainsi une solution au travail à temps partiel qui touchait des dizaines de millions d'indiens. Et, c'est seulement une fois que ce problème de l'oisiveté sera résolu grâce au rouet qui conduit à la capacité de subvenir à ses propres besoins, qu'il sera possible de parler aux indiens « *de liberté, du congrès etc. par conséquent, les vrais libérateurs sont ceux qui apporteront aux pauvres du travail et les moyens d'avoir une croûte de pain. Et en même temps, ils leur donneront faim de liberté[31] ».*

Cependant, il ne faut pas faire de Gandhi un anti-machiniste ou un réactionnaire sur le plan économique et technique. En effet, une fois l'auto suffisance alimentaire effective, alors il sera possible aux indiens d'utiliser les machines modernes tout en évitant soigneusement de ne pas les

[29] Ibid. pp.215-216.
[30] Ibid.p.217.
[31] Ibid.p.219.

utiliser pour exploiter les autres en produisant en trop grande quantité afin de pousser à la découverte de nouveaux marchés conduisant indéfiniment à l'exploitation et à la paupérisation.

On constate avec évidence que le système économique de Gandhi, tout comme celui de Ruskin, est empreint de considérations morales. Gandhi considère alors qu'il existe une sorte de continuum théorique qui part de son fameux principe de non violence qui, appliqué à l'économie, conduit à l'intégration de la morale dans l'économie : *« Injuste est le régime économique qui ignore ou méprise les valeurs morales*. *Le fait d'étendre la loi de la non-violence au domaine de l'économie ne signifie rien moins que la prise en considération des valeurs morales pour fixer les règles du commerce international*[32] *».*

Au niveau mondial, Gandhi souhaite que tous les pays puissent disposer d'une structure économique permettant la couverture des moyens de subsistance de la population mondiale. Ceci implique que tout le monde ait un travail, mais cet idéal ne peut se réaliser qu'à la condition que *« les moyens de production des biens indispensables à la vie restent sous le contrôle des masses*[33] *».*Ces biens de premières nécessité ne devraient jamais faire l'objet d'un monopole par un groupe de pays, une nation, ou un groupe d'individus, car ces biens doivent être à la disposition de tous.

En ce qui concerne la répartition des richesses entre individus et entre nations, Gandhi est clairement pour une égale répartition des richesses mais il constate combien on est encore loin de cette situation idéale. C'est pour cela qu'il préconise au moins une répartition équitable et toujours basée sur l'empathie, ressemblant en cela aux grands principes économiques médiévaux mis en place par Thomas d'Aquin dans sa *Somme théologique*. La pondération dans la consommation est un principe absolu car Gandhi considère comme un vol, le fait de s'emparer d'un bien dont l'usage n'est pas immédiat car ce bien *« C'est à quelqu'un d'autre que je le vole*[34] *».* Le respect de la nature est ainsi un principe qui à bien des égards peut se rapprocher de la conception moderne du développement durable. La nature en effet, est à protéger et à chérir car elle produit en quantité suffisante pour tous. Le problème de la pauvreté existe aussi dès lors que l'égoïsme, l'individualisme, et l'accumulation capitaliste, commencent car, *« si chacun se contentait de ne prendre que ce dont il a lui-même besoin, sans plus, alors il n'y aurait plus de paupérisme en ce monde et on n'y verrait plus*

[32] Ibid. p.221.
[33] Ibid.p.221.
[34] Ibid.p.222.

personne mourir de faim[35] *».* On peut ainsi constater tout ce qui sépare Gandhi de la pensée économique Classique basée sur tous les principes rejetés par le père de la nation indienne.

Dans sa volonté de modération et de sagesse, on peut aussi retrouver un lien avec la pensée aristotélicienne. En effet, Aristote pense tout comme Gandhi, que la quantité de biens nécessaire au bonheur est d'autant plus faible que l'individu est meilleur : *« Car la vie heureuse requiert un certain accompagnement de biens extérieurs, en quantité moindre pour les individus doués de meilleures dispositions, et en quantité plus grande pour ceux dont les dispositions sont moins bonnes*[36] *».* Aristote portera aussi une critique au commerce qui sera elle aussi similaire aux reproches faits par Gandhi au capitalisme moderne. Le philosophe grec considère que le commerce amène les individus à répudier toute notion de mesure, donc de vertu et de comportements justes. Dans le commerce, l'individu devient incapable de vivre conformément au bien et au juste, comme un homme doit le faire. Le commerce, en s'introduisant dans la Cité, va corrompre les activités humaines.

La critique de la chrématistique aristotélicienne nous permet aussi de faire le lien avec l'approche de Gandhi. Aristote montre qu'il y a deux formes de chrématistique. Définie comme toute activité qui permet l'acquisition des biens ou des richesses, la première forme de chrématistique est tolérée par le philosophe grec car cette première forme permet d'acquérir des biens en vue de satisfaire uniquement des besoins de base. Cela rejoint la pensée de Gandhi dans ses recommandations de consommation mesurée. La deuxième forme de chrématistique est définie par Aristote comme étant le commerce et débouche sur des excès condamnables, condamnant l'homme à la démesure de la consommation et à la fuite de la sagesse. Là aussi, on peut reconnaître une critique qui sera reformulée par Gandhi pour des raisons de justice sociale. L'égalité provenant de la justice sera aussi une des pensées marquantes pour les deux penseurs.

En outre, une précision importante est donnée par Gandhi et qui nous éclaire sur ses conceptions politiques. Il précise que toute sa pensée économique basée sur la pondération et la mesure et non pas sur l'accumulation et le désir de richesses, ne font pas pour autant de lui un socialiste. Il faut entendre ici par socialiste, le modèle soviétique et l'approche consistant à déposséder certaines personnes des richesses qu'elles possèdent. De même, l'approche marxiste de lutte des classes est

[35] Ibid.p.223.
[36] Aristote, Politique, livre VII, chapitre 13.

rejetée par Gandhi qui souhaite pacifier les relations sociales entre individus. *« L'idée de lutte des classes ne me dit rien qui vaille. (…) Ceux qui font de la lutte des classes une issue inévitable n'ont rien compris à tout ce qu'implique la non violence[37] ».*

Il n'y a donc à aucun moment un lien clair à faire entre une pensée marxiste et révolutionnaire avec la pensée de Gandhi qui ne souhaite pas arriver à une dictature du prolétariat. Il suffit juste de lutter contre l'ignorance des pauvres en *« leur apprenant à ne pas coopérer avec ceux qui les exploitent ».* Quant au capital, celui-ci n'est pas en soi critiqué par Gandhi car il est *« toujours nécessaire sous une forme ou sous une autre[38] »* mais c'est sa mauvaise utilisation qui est *« pernicieuse ».*

Qui plus est, la modération dans la consommation doit permettre de partager les biens fondamentaux en nourriture et en vêtements au bénéfice des plus pauvres : *« Sans aucune nécessité, les riches accumulent du superflu. Ils sont donc conduits à laisser à l'abandon et à gaspiller ces biens, inutiles pour eux, alors que des millions d'autres hommes, faute de nourriture, meurent de faim. Si chacun ne gardait que ce dont il avait besoin, personne ne connaîtraient la gêne et tous vivraient satisfaits[39] ».*

Mais, si la révolution bolchevique ne lui semble pas un modèle à suivre, étant basée sur la violence et la dépossession des riches, Gandhi considère un lien absolument étroit entre l'économie basée sur une justice, et une indépendance politique de l'Inde. Sur ce point, la théorie politico économique du père de l'indépendance indienne rejoint le schéma épistémologique marxiste, où ce sont d'abord les conditions économiques, qui vont déterminer toute évolution institutionnelle et politique. En terme marxiste, c'est l'infrastructure économique, qui détermine la superstructure juridico-politique qui n'est que le reflet du système économique. Gandhi avance ainsi : *« L'égalité économique est la clef de voûte de l'indépendance non violente. Œuvrer pour l'égalité économique revient à abolir l'éternel conflit entre le capital et le travail[40] ».* Cependant si la dépossession des riches ne doit pas se faire afin de respecter le principe de non violence, Gandhi préconise malgré tout, de *« ramener à de justes proportions la fortune des quelques riches entre les mains desquels se trouvent concentrés presque toutes les ressources de la nation »* afin de redistribuer ces richesses prélevées aux plus pauvres pour

[37] Ibid.p.233.
[38] Ibid.p.234.
[39] Ibid.p.224.
[40] Ibid.

qu'ils sortent de la famine extrême. La solution proposée pour l'égale répartition des richesses repose sur la doctrine de la gestion tutélaire *« selon laquelle les riches se verraient confier la tutelle des biens superflus qu'ils possèdent ».* Autrement dit, le riche comme le pauvre doit consommer juste ce dont ils ont besoin pour vivre et *« pour le reste de sa fortune il ne peut intervenir qu'à titre de mandataire dans le seul intérêt de la société*[41] *».* Mais là encore, il ne faut manipuler avec prudence ces concepts qui ne conduisent en aucun cas les pauvres à dépendre des riches car, une meilleure répartition des richesses ne doit jamais conduire à l'oisiveté ou à la passivité des plus pauvres totalement pris en charge par les plus riches : il serait dit Gandhi *« insupportable (est) l'idée de donner un repas gratuit à une personne en bonne santé et qui n'aurait pas travaillé pour le gagner d'une manière honnête. Si j'en avais le pouvoir je suspendrais tous les sadavrata où l'on sert des repas gratuits. Cette pratique a conduit à dégrader la nation en encourageant la paresse, l'oisiveté, l'hypocrisie et même le crime*[42] *».*

Conclusion

Nous avons vu que la pensée Gandhienne s'appuie sur l'approche de Ruskin. Celle-ci pour critiquable qu'elle soit, revient malgré tout à questionner la pensée économique Classique construite à la fin du XVII ème siècle. Si les propos de Ruskin peuvent parfois déranger voire même choquer tant cet écrivain liait la dimension religieuse aux affaires de la vie sociale et économique, il semble néanmoins intéressant sur un point crucial : l'économie doit intégrer la dimension éthique à ses raisonnement faute de quoi elle ne devient qu'une vulgaire science appliquée et quantitative sans tenir compte véritablement des critères plus qualitatifs et éthiques, comme le bon, le juste et le vrai. La pensée économique de Gandhi, reprendra en les adaptant à la situation de l'Inde l'économique de Ruskin. Que peut retirer la pensée économique contemporaine de ces pensées et expériences politiques ?

On peut résumer au fond la pensée économique Classique fortement critiquée par Ruskin et Gandhi, comme étant l'application d'un modèle mécaniste des relations économiques basées uniquement sur l'appât du gain, l'égoïsme et l'individualisme. Cette approche mécanique sera reprise ultérieurement à la fin du XIX ème siècle avec des économistes comme Léon Walras qui vont définir un principe d'équilibre économique général permettant à tout instant de satisfaire les offres et les demandes. Cette école à la suite des économistes Classiques est appelée Néo-classique et s'intéresse

[41] Ibid.p.227.
[42] Ibid.p.230.

avant tout aux questions de logistique plutôt qu'aux fins ultimes ou la recherche d'une société basée sur le « bien de l'homme ». Le comportement humain se réduit dans cette vision à une recherche incessante d'une maximisation d'utilité individuelle sans penser aux conséquences collective et à la finalité de l'humain. Aujourd'hui encore, c'est cette vision de l'économie qui est dominante. Les questions éthiques sont évacuées, au profit d'intérêts commerciaux souvent effectués au détriment des peuples les moins favorisés dans un rapport d'échange inégal. Il est ainsi grand temps, de penser de nouveau à Ruskin et a Gandhi, afin que la théorie économique moderne retrouve et réintègre la question éthique dans ses analyses. Comme le constate Amartya Sen, prix nobel d'économie indien : *« Si l'on examine la place qu'occupent respectivement ces deux optiques (mécaniste et éthique) dans la littérature économique moderne, il est difficile de ne pas remarquer à quel point l'analyse normative profonde y est évitée et combien est négligée l'influence des considérations éthiques dans la caractérisation du comportement humain réel* [43] *».*

La science économique moderne gagnerait ainsi beaucoup à réintroduire l'éthique afin d'élargir ses perspectives. C'est tout l'enjeu semble t il, de ce début de XXIè me siècle, afin que les réflexions et expérience de Ruskin et Gandhi ne tombent pas simplement aux oubliettes de l'histoire.

[43] A. Sen, *Ethique et économie, p.10.*